

deni
béchard



**DES
BONOBOS
ET DES
HOMMES**

écosociété 

DES BONOBO ET DES HOMMES

DENI BÉCHARD

DES BONOBO ET DES HOMMES
Voyage au cœur du Congo

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Fortier*

Coordination éditoriale : David Murray
Maquette de la couverture : Catherine D'Amours, collectif Pointbarre
Maquette intérieure et mise en pages : Yolande Martel

L'édition originale de ce livre a été publiée en 2013 par Milkweed Editions (Minneapolis, MN) sous le titre *Empty Hands, Open Arms*.

© Deni Béchard, 2013
© Les Éditions Écosociété, 2014, pour l'édition française

Dépôt légal : 4^e trimestre 2014

ISBN 978-2-89719-156-6

Ce livre est également offert en format numérique

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Béchard, Deni Y. (Deni Yvan), 1974-

[Empty hands, open arms. Français]

Des bonobos et des hommes : voyage au cœur du Congo

(Parcours)

Traduction de: Empty hands, open arms.

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-89719-156-6

1. Chimpanzé nain – Conservation – Congo (République démocratique).
 2. Faune – Protection – Congo (République démocratique).
 3. Animaux en voie de disparition- Congo (République démocratique).
- I. Titre. II. Titre: Empty hands, open arms. Français.

QL737.P94B4214 2014

599.885096751

C2014-941489-7

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le gouvernement du Québec de son soutien par l'entremise du Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres (gestion SODEC), et la SODEC pour son soutien financier.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre pour nos activités de traduction.

TABLE DES MATIÈRES

Sigles	9
Prologue	11

PREMIÈRE PARTIE

De l'lowa aux bonobos du Congo

1. Singes nus, singes poilus, singes quasi divins	17
2. Kinshasa	34
3. Équateur	52
4. De Mbandaka à Djolu	67
5. Un sentiment d'appartenance	88
6. Les bonobos de Kokolopori	106
7. Yetee	118

DEUXIÈME PARTIE

Des racines populaires

8. Albert Lotana Lokasola	131
9. D'État esclave à État déchu	144
10. Sally Jewell Coxe	163
11. La grande guerre d'Afrique	182
12. Michael Hurley	203
13. Leçon d'économie autour du feu de camp	217
14. Cultures humaines et animaux cultivés	236
15. Territoire et pouvoir	257

TROISIÈME PARTIE

Le Sankuru

16. André Tusumba	275
17. Défendre la vocation	295
18. La conservation virale	320
19. Le fleuve	345
Épilogue. La reine rouge	360
Annexe. Les règles de la conservation virale	366
Notes	375
Note de l'auteur	443
Remerciements	445

*J'emporterai le vide de mes mains
Ce qu'on n'a pas, on le trouve partout*

W. S. MERWIN

SIGLES

ACOPRIK	Action communautaire pour la protection des primates du Kasai
AFDL	Alliance des forces démocratiques pour la libération du Congo-Zaïre
ANC	Armée nationale congolaise
APR	Armée patriotique rwandaise
AWF	African Wildlife Foundation
BCI	Bonobo Conservation Initiative
BINGO	<i>Big international non-governmental organization</i> ou <i>business-friendly non-governmental organization</i> (Grande ONG internationale ou ONG favorable aux entreprises)
CARPE	Central African Regional Program for the Environment
CBFF	Congo Basin Forest Fund
CBFP	Congo Basin Forest Partnership
CI	Conservation International
CREF	Centre de recherche en écologie et foresterie
DGM	Direction générale de migration
FPR	Front patriotique rwandais
GRASP	Great Apes Survival Partnership
ICCN	Institut congolais pour la conservation de la nature
ISDR	Institut supérieur de développement rural
MDP	Mécanisme de développement propre
MLC	Mouvement de libération du Congo
MPR	Mouvement populaire de la révolution
ONG	Organisme non gouvernemental

PERSE	Protection de l'écosystème et des espèces rares du sud-est de l'Équateur
PNP	Parti national du peuple
RCD	Rassemblement congolais pour la démocratie
RDC	République démocratique du Congo
REDD	Reducing Emissions from Deforestation and Forest Degradation
TL2	Aire de conservation Tshuapa-Lomami-Lualaba
UICN	Union internationale pour la conservation de la nature
USAID	United States Agency for International Development
WCS	Wildlife Conservation Society
WWF	World Wildlife Fund

PROLOGUE

Février 2012

Par un après-midi brûlant, je suis arrivé à la frontière qui sépare Gisenyi, au Rwanda, de la ville de Goma, en République démocratique du Congo. Le ciel était sans nuages, le soleil lui-même faisait d'un éclat éblouissant sur la chaussée défoncée et poussiéreuse qui longeait un lac aux eaux étales. Après avoir obtenu le tampon de sortie rwandais dans mon passeport, j'ai contourné une barrière de métal qu'un unique soldat soulevait à l'intention des voitures, bien qu'il n'y en eût pas une à l'horizon.

Je me suis approché du bâtiment jaune de l'autre côté de la barrière où, derrière une fenêtre ouverte, un agent était assis. Il a tout à coup fait mine d'être profondément absorbé par le rangement de son bureau. Mâchoires serrées, sourcils froncés, il rassemblait des documents avant de les étaler comme un jeu de cartes, balayant les feuilles du regard comme s'il cherchait la source d'une grave injustice. J'avais souvent vu des fonctionnaires se donner ainsi de l'importance en faisant attendre les voyageurs, installant un climat de désapprobation et de complication. De la sorte, quand ils se décidaient enfin à prendre le passeport qu'on leur tendait, il semblait naturel qu'ils y trouvent à redire et réclament un paiement supplémentaire.

De l'autre côté de la rue, une porte s'est ouverte dans ce qui semblait être un petit poste de garde, et un autre agent est sorti, de la sueur perlant sur son visage rond. Il s'est approché d'un pas rapide, m'a souri et a attrapé mon passeport. Le premier agent a grogné et a secoué la tête avant de se caler dans sa chaise et de croiser les bras, rageur, le regard perdu dans le lointain.

Le nouvel agent est entré dans le bâtiment jaune, s'est glissé derrière le comptoir et a ouvert un carnet de papier réglé

barbouillé. Il y a noté les renseignements figurant dans mon passeport et m'a demandé mon métier. Quand j'ai répondu « écrivain », il m'a demandé ce que j'allais écrire.

« Un livre sur la conservation, ai-je répondu en français, sur les forêts tropicales, les ressources naturelles et les grands singes menacés d'extinction. » Il écoutait, sourcils levés, hochant la tête comme si je confirmais une certitude qu'il nourrissait depuis longtemps. Voyant que son intérêt était sincère, j'ai offert plus de détails : la visite que je comptais faire dans une réserve gérée par la communauté dans la province congolaise de l'Équateur, l'importance de la conservation non seulement pour la faune, mais aussi pour les habitants du lieu.

Je lui ai montré ma lettre d'invitation, qu'il a étudiée. On y expliquait que je contribuerais à « la protection de la biodiversité par la rédaction d'un livre sur la Forêt de la paix des bonobos [...] et [que j'aiderais] à porter haut l'image de la RDC dans ses efforts de conservation de la nature ». Quand je l'avais reçue un mois plus tôt, j'avais été surpris par ces déclarations ambitieuses. La lettre était nécessaire à l'obtention de mon visa, et je commençais à comprendre que le Congolais qui l'avait rédigée tenait sans doute à impressionner les fonctionnaires. En la lisant, celui qui se trouvait devant moi a hoché la tête à plusieurs reprises. Quand il a eu fini, il m'a adressé un large sourire et m'a remercié d'être venu au Congo. Il semblait sincère. Il a tamponné mon passeport et m'a souhaité bon voyage.

Je me suis mis à marcher. Des immeubles en béton qu'on aurait dit semés au hasard et quelques hôtels tentaculaires encombraient la pente qui descendait de la route vers la rive rocailleuse du lac Kivu, dont les eaux se perdaient dans une barre bleue noyée de brouillard à l'horizon. Cinq jeunes hommes à moto me suivaient et m'ont demandé si je voulais monter, même s'il était facile de gagner les hôtels à pied. Quand la route a bifurqué vers l'intérieur des terres, la ville est apparue. On aurait dit une ville-fantôme, elle semblait déserte à l'exception de deux camions blancs de l'ONU qui roulaient à vive allure dans le lointain, soulevant des panaches de poussière.

Je pouvais difficilement ne pas être sur mes gardes. Mes lectures m'avaient donné une impression mitigée de Goma, refuge

d'adeptes de la randonnée qui, au cours des deux décennies suivant le génocide rwandais, était devenu l'épicentre d'une zone de guerre. Pour compliquer encore les choses, en 2002, environ 40 % de la ville, qui comptait alors plus d'un demi-million d'habitants, avait été rasé par l'éruption du Nyiragongo¹. Un torrent de lave en certains endroits large d'un kilomètre avait déferlé sur Goma. Même aujourd'hui, de la roche volcanique affleurait là où la route n'était pas asphaltée, accrochant les roues des motocyclettes.

J'étais surtout étonné du regard que les Congolais posaient sur moi. Les Rwandais et les Ougandais avaient l'habitude des visiteurs, et même ceux qui avaient quelque chose à vendre ne me prêtaient pas longtemps attention. Les Congolais que je croisais, quant à eux, m'étudiaient comme pour savoir qui se trouvait devant eux, pour comprendre ce que je faisais là. Ils avaient davantage de cicatrices, au front ou aux joues, il leur manquait des dents ou bien le coin d'une de leurs paupières s'affaissait ; leur démarche, la façon dont ils se penchaient pour ramasser un sac ou leurs mouvements lorsqu'ils enfourchaient une moto trahissaient d'anciennes blessures. Ils plongeaient leur regard dans le mien en plissant les yeux, à la fois prudents et curieux, mais quand je souriais, ils me rendaient aussitôt mon sourire, comme soulagés.

J'ai passé cette nuit-là dans le seul hôtel où j'ai pu trouver une chambre libre, puisque toutes les autres étaient occupées par le personnel de diverses ONG. Ma chambre, plus luxueuse que ce à quoi je m'étais attendu, était équipée d'armoires en bois ciré et d'une robinetterie rutilante, mais rien n'y fonctionnait tout à fait. Les prises électriques grésillaient quand j'y faisais remuer la fiche, mais sans fournir d'électricité ; le pommeau de douche fuyait et pas un battant, que ce soit la porte de la salle de bain ou celle de l'armoire, ne reposait correctement sur ses pentures.

J'étais trop fatigué pour m'en préoccuper mais, une fois couché, je n'ai pu trouver le sommeil. Le lendemain, je prendrais l'avion pour Kinshasa, l'une des villes les plus peuplées et chaotiques du continent africain. Si tout se passait comme prévu, je mettrais le cap sur la forêt une semaine plus tard, en

pirogue ou en avion de brousse. J'avais étudié des cartes et des images satellites de la forêt pluviale du bassin du fleuve Congo, le second en importance après celui de l'Amazone, et dont les centaines d'affluents constituaient les véritables autoroutes du pays, bien plus visibles que les occasionnelles lignes jaunes des chemins de terre. Comment me sentirais-je quand le seul espace dégagé serait la clairière autour de quelques huttes qui faisait de chaque village un îlot de ciel? En s'enfonçant dans la forêt, on marchait pendant des semaines sous les arbres presque sans voir le soleil.

Mais pour comprendre le pays et ses habitants, il me faudrait m'efforcer de passer outre aux stéréotypes. L'idée que se font les Occidentaux du Congo est encore déformée par les mythologies coloniales: le grand fleuve, le cœur noir de l'Afrique, notions que les rivalités de la guerre froide, l'exploitation minière et les dernières guerres ont alimentées jusqu'à récemment. Le Congo était devenu un symbole de sauvagerie; en entendant le nom du pays, plusieurs frémissaient sans bien savoir pourquoi. Ce frémissement contribuait cependant à l'aliénation des millions de Congolais luttant pour se construire des vies normales et les isolait encore davantage de la communauté mondiale. Ce frémissement nous empêchait de voir non seulement la forêt et son importance pour la vie sur terre, mais aussi les personnes qui faisaient des gestes cruciaux pour la sauver.

De l'autre côté de ma fenêtre, Goma se taisait. On entendait de temps en temps un véhicule passer, et la voix étouffée du gardien qui s'élevait brièvement à l'entrée de l'hôtel.

PREMIÈRE PARTIE

De l'Iowa aux bonobos du Congo

CHAPITRE 1

Singes nus, singes poilus, singes quasi divins

À une époque où l'on s'inquiète pour la santé de la planète – des changements climatiques à la déforestation, de l'extinction des espèces à la dégradation de l'habitat humain –, on ne peut s'empêcher de se demander si nous sommes capables de nous attaquer à des défis de façon durable. Avons-nous, d'un point de vue culturel, la ténacité nécessaire, ou bien, comme le prédisent les plus pessimistes, notre capacité d'attention limitée conjuguée à notre soif de gratification immédiate aura-t-elle raison de nos efforts pour préserver l'environnement¹? Après avoir lu d'innombrables rapports affligeants au cours des dernières années, j'étais curieux de connaître des gens dont les projets ne font pas la manchette, mais qui élaborent des solutions de longue durée à la destruction environnementale et qui font leur travail jour après jour, dans sa routine et son assommante beauté.

Si je me suis vite intéressé au Congo, c'est que ses forêts pluviales sont essentielles pour contrer les changements climatiques et que le pays lui-même se trouvait alors à la croisée des chemins. En 2003, il émergeait de ce qui avait sans doute été le conflit le plus dévastateur depuis la Deuxième Guerre mondiale; en raison de sa nouvelle stabilité politique, ses immenses forêts et ses richesses minérales étaient de nouveau vulnérables à une exploitation à grande échelle. Les conservationnistes affluaient, et parmi eux un groupe, la Bonobo Conservation Initiative

(BCI), gérait un nombre étonnant de zones de conservation malgré sa petite taille et les fonds limités dont il disposait. Deux vastes réserves communautaires avaient déjà été créées et plusieurs autres étaient en voie de l'être, toutes visant à protéger l'habitat du bonobo, un grand singe vivant dans une société matriarcale qui, comme le chimpanzé, partage plus de 98,6 % de son ADN avec l'être humain².

Quand j'ai contacté la présidente de BCI, Sally Jewell Coxe, pour lui dire que je désirais écrire sur les nouvelles approches en matière de conservation, elle m'a raconté comment elle avait fondé l'organisation en compagnie de quelques collègues en 1998 et expliqué que, dans l'esprit de solidarité propre aux bonobos, celle-ci visait à créer des coalitions pour utiliser les ressources de manière plus durable. Contrairement aux parcs nationaux, les réserves comprenaient des villages dont les habitants étaient formés pour gérer et protéger les ressources naturelles et la faune. Inclusif, le modèle adopté par BCI encourageait ainsi la participation des habitants de la forêt pluviale en prenant en compte leurs histoires, leurs cultures et leurs besoins dans le but de favoriser des mouvements de conservation ancrés chez les villageois.

Ce dernier détail a attiré mon attention : en comprenant les valeurs d'une autre culture, BCI avait pu mettre sur pied un modèle de conservation capable de se soutenir et de se reproduire de façon autonome. On créait des forums visant à discuter des différentes perspectives par rapport aux ressources naturelles, encourageant les habitants à occuper des rôles de premier plan dans les projets de conservation. La population et la demande pour les matières premières connaissaient une croissance considérable, des millions d'affamés souhaitaient raser la forêt congolaise pour la transformer en terres cultivables et y chasser les animaux sauvages qui restaient ; un changement des mentalités s'imposait aussi urgemment que l'adoption de nouvelles lois. L'importance de la forêt pluviale pour la vie sur terre était manifeste : elle protège les bassins versants tout en émettant de l'oxygène et en absorbant du gaz carbonique. Quant aux bonobos, ils étaient déjà au bord de l'extinction. Leur seul habitat se trouvait désormais en RDC,

au sud du coude formé par le fleuve Congo, une région où le gouvernement national peinait à exercer la moindre influence.

La description que faisait Sally d'un travail de conservation efficace alliait l'anthropologie et la biologie de la conservation, considérant comme essentielle la connaissance du territoire, des gens, des animaux et de l'histoire du pays. Le bonobo se trouvait au cœur de la vision de BCI. Sally m'a expliqué qu'il était l'un des deux plus proches parents de l'homme et que, à ce titre, il pouvait nous aider à comprendre ce que c'est qu'être humain, non seulement sur le plan de l'origine et de l'évolution, mais aussi en nous amenant à réfléchir à ce que nous avons le pouvoir d'être.

J'avais lu plusieurs articles exposant ce que les grands singes avaient à nous apprendre sur notre évolution, mais pas un n'expliquait comment ils pouvaient aussi nous éclairer sur notre avenir. On les présentait souvent en termes simplistes. Les bonobos étaient des obsédés sexuels velus qui allaient à voile et à vapeur, tandis que les chimpanzés se livraient des guerres auxquelles il ne manquait que l'armement moderne et les froids calculs des armées organisées. Malgré leur physique de gladiateurs, les gorilles étaient de placides végétariens, et les orangs-outans vivaient en solitaires dans la forêt, ne se retrouvant que le temps de s'accoupler – mode de vie qui ressemblait curieusement à celui de plusieurs auteurs. Ce que ces articles ne m'avaient pas amené à entrevoir, c'est que la recherche que j'effectuerais sur les bonobos allait changer la manière dont je me perçois en tant qu'être humain. Leur structure sociale offrait certes des leçons sur les origines de la nature humaine, mais elle nous en apprenait aussi beaucoup sur notre potentiel, à la fois comme individus et comme espèce, et sur les avenues qui s'offrent à nous.

Les photos des bonobos me firent une forte impression. Ils ont une peau noire lustrée et des lèvres rouges, un pelage noir proprement séparé au milieu du crâne, qui encadre leur face de larges favoris n'ayant rien à envier à ceux de Martin Van Buren. Mais c'est leur façon de regarder la caméra qui me parut inoubliable. Contrairement aux chimpanzés, dont le regard est souvent agressif ou méfiant, les yeux des bonobos semblent à la

fois curieux et contemplatifs. Cette impression était sans doute réductrice, j'avais beaucoup à apprendre, mais le regard des bonobos me révélait des créatures profondément sociales qui, si elles avaient pu parler, auraient probablement eu plus d'une question à me poser.

Sur d'autres photographies, on voyait les bonobos dans une série de poses familières : allongés sur le dos, jambes croisées ; ou en train de s'accoupler dans la position du missionnaire, les muscles des bras tendus, le mâle souriant béatement ; ou bien une mère debout, le cou étiré, regardant au loin, une tige de canne à sucre à la main. Ils semblaient tellement humains, avec leurs longs membres élancés, que j'ai dû, pour mettre les choses en perspective, aller vérifier leur poids : 45 kilos pour les mâles – un peu moins que les chimpanzés – et 30 pour les femelles³. Il était difficile d'imaginer qu'un si proche parent était chassé pour sa viande. Des milliers d'individus avaient été massacrés de 1996 à 2003 pendant les deux guerres du Congo ; il en subsistait aujourd'hui de 5 000 à 50 000, tout au plus⁴.

Les bonobos sont récemment devenus les vedettes du monde des grands singes en raison de leur propension au sexe et parce qu'on n'a jamais vu un bonobo tuer un de ses congénères. Même les orangs-outans mâles, quand ils se battent pour une femelle, peuvent s'infliger des blessures mortelles, comme le font les gorilles. Ceux-ci tuent parfois des bébés, ce qui est fréquent parmi les chimpanzés, où les mères dominantes se débarrassent des jeunes des autres femelles et les mâles se livrent des guerres sans merci au terme desquelles ils massacrent les petits et s'approprient les femelles – description qui n'est pas loin de celles qu'on trouve dans les manuels d'histoire de l'humanité.

Les bonobos, quant à eux, vivent dans une société matriarcale. Les femelles forment des alliances, et le rang des mâles est déterminé par celui de leur mère. Quand deux groupes se rencontrent, les mâles hurlent, mais restent à l'écart tandis que les femelles vont à la rencontre des membres de l'autre groupe et se livrent à ce qui peut prendre des airs d'orgie. Pour ce qui est de l'infanticide, nul n'en a jamais été témoin chez les bonobos : tous les membres du groupe s'occupent des petits. On les

a surnommés les «hippies de la forêt» et les «grands singes de la rive gauche», en raison du territoire qu'ils occupent par rapport au fleuve Congo. Contrairement aux autres grands singes, ils ont des rapports sexuels dans une multitude de positions et il leur arrive souvent de s'accoupler face à face, en se regardant dans les yeux. Ils apprécient les relations bucco-génitales et les baisers avec la langue, et font l'amour pour le plaisir, pour chercher et prodiguer du réconfort, pour se sentir proches l'un de l'autre, en guise de salutation, ou simplement par affection. Chez les bonobos, les relations sexuelles sont l'équivalent d'une accolade, d'une poignée de main, d'un massage, voire d'un martini à l'heure du lunch. Pour désamorcer les tensions sociales et résoudre les conflits relatifs aux ressources, les femelles se frottent mutuellement le clitoris et les mâles croisent le pénis comme on croise l'épée – stratégies que nos dirigeants sont peu susceptibles d'adopter.

Si les gorilles, les chimpanzés et les orangs-outans ont depuis longtemps leur place dans l'imaginaire populaire, les bonobos y ont fait une entrée tardive. Le fait qu'ils ressemblent aux chimpanzés et qu'ils habitent un territoire éloigné de la côte, dans l'une des régions les plus difficiles d'accès du Congo, a contribué à prolonger notre ignorance. Les chimpanzés ont fait leur apparition dans la littérature occidentale au XVI^e siècle, les orangs-outans au XVII^e, et l'on doit le mot *gorille* à un Carthaginois qui parcourut la côte occidentale de l'Afrique en 500 avant Jésus-Christ et revint avec des peaux d'«hommes sauvages» que les indigènes appelaient *gorillae*⁵. Bien que des rapports fassent état de la présence de singes au cœur de la vallée du Congo depuis les années 1880, c'est au XX^e siècle seulement qu'on reconnut que les bonobos constituaient une espèce distincte⁶. Robert Yerkes, primatologue à l'Université Yale, possédait un bonobo du nom de Prince Chim dans les années 1920, mais il était convaincu qu'il s'agissait d'un chimpanzé, quoique exceptionnel. Il écrivait : «Au cours de toutes mes années passées à étudier le comportement animal, je n'ai jamais rencontré une créature qui soit l'égal de Prince Chim sur le plan de la perfection physique, de l'éveil, de l'adaptabilité ou qui soit de dispositions aussi agréables. [...] Il

ne fait pas de doute qu'il existe des génies même chez les singes anthropoïdes⁷.»

C'est à la fin des années 1920 qu'on a déterminé que les bonobos constituent une espèce distincte des chimpanzés. Harold J. Coolidge Jr, biologiste de l'Université Harvard, décrit sa visite au musée de Tervuren, en Belgique, en 1928, après une longue expédition universitaire destinée à recueillir des spécimens de gorilles au Congo belge. « Je n'oublierai jamais, à la fin d'un après-midi, à Tervuren, avoir distraitemment ramassé dans un plateau de rangement ce qui semblait être un crâne de jeune chimpanzé du sud du Congo pour découvrir, à ma grande stupéfaction, que les épiphyses étaient complètement soudées⁸. » Cela signifiait que, malgré sa petite taille, le crâne appartenait à un adulte. Coolidge trouva quatre crânes semblables parmi ceux des chimpanzés et se prépara à rédiger un article scientifique sur le sujet, où il décrirait un nouveau type de chimpanzé. Cependant, deux semaines plus tard, l'anatomiste allemand Ernst Schwarz visita le Musée du Congo belge de Tervuren, et Henri Schouteden, le directeur, lui montra les crânes qui avaient piqué la curiosité de Coolidge. « Schwarz saisit aussitôt un crayon et une feuille de papier, il mesura un petit crâne, rédigea une brève description et baptisa une nouvelle race de chimpanzés pygmées : *Pan satyrus paniscus* », raconte Coolidge. « Il pria Schouteden de publier sans délai sa petite description dans la *Revue zoologique* du Musée du Congo. J'avais été taxonomiquement pris de vitesse⁹. » Mais Schwarz offre une autre version des événements¹⁰ : il étudiait déjà les primates et était venu à Tervuren exprès pour y examiner ces crânes récemment arrivés du Congo.

Bien qu'il n'ait pas été reconnu comme le premier à identifier le bonobo, Coolidge publia en 1933 l'article établissant qu'il ne s'agissait pas d'une sous-espèce de chimpanzé, *Pan troglodytes*, mais d'une espèce distincte, *Pan paniscus*. Observant que les proportions entre les membres et le torse des bonobos se rapprochaient de celles des humains, il écrivit que l'espèce, à l'époque toujours connue sous le nom de chimpanzé pygmée (même si les bonobos étaient de taille très légèrement inférieure à la plupart des chimpanzés), « se rapproche peut-être

davantage de l'ancêtre commun au chimpanzé et à l'homme que tout chimpanzé contemporain découvert et décrit jusqu'à maintenant¹¹ ».

En raison des différences marquées qu'il présentait avec le chimpanzé, les scientifiques allemands Eduard Tratz et Heinz Heck proposèrent en 1954 que l'on classe le chimpanzé pygmée dans un genre différent. Ils suggérèrent le terme *Bonobo paniscus*, croyant que *bonobo* était le nom congolais de l'espèce. Comme on ne trouve nulle trace du mot *bonobo* dans les dialectes bantous de l'époque, on suppose qu'il s'agit de la transcription d'une faute d'orthographe inscrite sur une caisse en provenance de Bolobo, localité située sur la rive du Congo d'où avaient été expédiés les bonobos¹².

Si la classification proposée par Tratz et Heck a été généralement acceptée par la communauté scientifique, d'aucuns soutiennent que bonobos et chimpanzés sont si proches parents des êtres humains qu'ils devraient être rangés dans le genre *Homo*¹³. Carl Linné lui-même, qui développa au XVIII^e siècle le système de termes latins que les botanistes et les zoologues emploient encore aujourd'hui, appelait l'orang-outan *Homo nocturnus*, ou *Homo sylvestris orang-outang*; il fondait cependant son avis sur le témoignage de voyageurs qui affirmaient que le grand singe indonésien était doué de parole¹⁴.

Jusqu'à tout récemment, les bonobos n'avaient pas de défenseurs célèbres, là où les autres grands singes pouvaient compter sur Jane Goodall, Dian Fossey et Birute Galdikas. Vu le nombre imposant de livres, de documentaires et de films qui leur sont consacrés, ils sont cependant aujourd'hui en voie de devenir la coqueluche des médias, alors même qu'on les extermine au Congo. S'ils reçoivent tant d'attention, c'est sans doute en raison de leur nature pacifique et de leur réputation de « singes Kâma-Sûtra », réputation qui est, bien sûr, basée sur un comportement interprété à travers le prisme de la sexualité humaine.

Dans *Bonobos, le bonheur d'être singe* (d'abord publié en anglais en 1997), le primatologue Frans de Waal explique que les bonobos ont recours à la sexualité autant comme moyen d'apaisement que pour exprimer de l'affection. Il soutenait

que le terme *relations sexuelles* est peut-être inexact si l'on entend par là « un comportement spécifique visant à une apogée orgasmique ». Un peu plus tard dans sa carrière, toutefois, en réaction à un article remettant en question le caractère proprement sexuel du comportement des bonobos, il écrit : « Heureusement, un tribunal américain a tranché cette gravissime question dans l'affaire opposant Paula Jones au président Bill Clinton. Il a établi que le terme *relations sexuelles* inclut tout contact délibéré avec les organes génitaux, l'anus, l'aine, les seins, l'intérieur de la cuisse ou les fesses¹⁵. » Chez les bonobos, la sexualité ne se limite pas aux relations sexuelles proprement dites, mais inclut un grand nombre de tendances, ce qui, remarque de Waal, est également vrai chez les êtres humains, même si on le reconnaît rarement : « Nos pulsions sexuelles sont soumises à des contraintes morales si puissantes qu'il nous est difficile d'admettre à quel point – comme Freud, le premier, le souligna – elles imprègnent tous les aspects de la vie sociale. » De Waal suggère que la société bonobo pourrait nous montrer à quoi ressemblerait la sexualité humaine libérée de ces contraintes¹⁶.

En apprenant à mieux comprendre les bonobos, les traits qu'ils partagent avec les êtres humains et leur manière d'être au monde, je suis tombé sur les travaux de Sue Savage-Rumbaugh, une primatologue américaine qui travaille depuis les années 1970 avec des grands singes en captivité afin de déterminer s'ils possèdent une capacité langagière¹⁷. Étudiant d'abord les chimpanzés à l'Université de l'État de Géorgie, puis des bonobos ramenés du Congo, elle a mis au point une méthode permettant aux bonobos de communiquer avec les humains en appuyant sur les lexigrammes d'un clavier rattaché à un ordinateur qui prononçait le mot correspondant en anglais. Son approche n'était pas clinique mais holistique : elle utilisait les lexigrammes en conjonction avec des activités qui donnaient à ceux-ci une signification immédiate, pertinente, voire urgente pour les bonobos¹⁸. Malgré cette approche imaginative, son travail demeura ardu pendant des années, jusqu'à ce que Kanzi, un bébé bonobo qui avait assisté aux leçons qu'on dispensait

à Matata, sa mère adoptive, révèle ses habiletés. Un jour qu'on avait emmené Matata afin qu'elle s'accouple et que Kanzi se trouvait seul avec Savage-Rumbaugh, le jeune singe se mit à utiliser le clavier pour communiquer, produisant «120 énoncés distincts en ayant recours à 12 symboles différents¹⁹». La chercheuse ne s'était pas rendu compte qu'il apprenait l'anglais naturellement, comme le font les enfants humains, simplement «en y étant exposé²⁰».

Kanzi, qui est devenu une vedette depuis, a montré ses talents à CNN et au *Oprah Winfrey Show*. Comme les cordes vocales des bonobos ne peuvent émettre les sons nécessaires au langage humain, il doit avoir recours à son clavier ou à des lexigrammes imprimés sur une feuille pour communiquer. Quand le lexigramme désiré fait défaut, il décompose l'idée, demandant de la pizza en pointant successivement «fromage», «tomate» et «pain». Il est aussi capable de comprendre la langue parlée et a obéi correctement à des demandes telles que «Peux-tu sortir la télévision dehors, s'il te plaît?» et «Peux-tu mettre ta chemise dans le réfrigérateur²¹?» et ce, même si Savage-Rumbaugh ne les avait accompagnées d'aucun geste et avait même pris soin de se couvrir le visage. Kanzi a aussi appris à fabriquer des outils en pierre, à faire du feu et à cuisiner.

J'ai parlé à Sue Savage-Rumbaugh peu après qu'elle eut été choisie par le magazine *Time* parmi les 100 personnes les plus influentes de la planète en raison de ses travaux revêtant de l'importance autant pour la primatologie que pour les sciences cognitives et l'acquisition du langage chez les humains et les singes. Je voulais comprendre ce qui lui avait valu de figurer sur cette liste, et j'ai commencé par lui poser la question qu'on m'avait le plus souvent adressée quand j'expliquais le projet dans lequel je m'apprêtais à plonger.

«Pourquoi les bonobos? Qu'est-ce qui les rend intéressants?»

Elle a d'abord répondu simplement: «Sur les plans de l'anatomie, de la génétique et de la personnalité, les bonobos sont, de tous les singes, ceux qui ressemblent le plus aux humains. [...] Ce sont eux qui touchent de plus près les origines de l'humanité. [...] Nous avons encore tant de bagage génétique

en commun avec les bonobos que ce n'est qu'en les étudiant que nous pouvons avoir un aperçu de ce qui s'est véritablement produit dans le passé.

— Et c'est plus vrai des bonobos que des chimpanzés ? ai-je demandé.

— Quand nous aurons toutes les données, a-t-elle répondu, je pense qu'on verra que les bonobos sont plus étroitement liés aux humains par la façon dont s'expriment leurs gènes. »

Une grande partie de ce que j'avais lu sur les bonobos reposait sur des observations effectuées par des scientifiques sur le terrain, mais il existe une différence entre ce que l'on arrive à comprendre à titre de chercheur et ce que l'on comprend en vivant aux côtés d'une créature dont on partage le quotidien. Savage-Rumbaugh travaillait avec les bonobos depuis plus de trois décennies, participant à leur culture tandis qu'eux étudiaient la sienne, aussi lui ai-je demandé ce que les bonobos lui avaient appris.

« Se libérer absolument de toute pensée ou tendance agressive, se concentrer sur l'amour et la cohésion du groupe – et je ne parle pas de relations sexuelles, je parle d'amour –, voilà la voie des bonobos. C'est un message que l'humanité doit s'efforcer de saisir.

— Mais ils ne connaissent pas le conflit aussi bien que nous ? ai-je demandé.

Elle a reconnu que si, et qu'il leur arrivait souvent de se comporter comme des humains, en se criant après et en faisant étalage de leur force.

« Mais, ajouta-t-elle, ils tendent à trouver des moyens de ne pas se faire vraiment mal. Ils recherchent cela. [...] Le contact avec les bonobos m'a donné une perspective sur l'humanité, une perspective sur moi-même que je n'aurais jamais eue autrement. [...] Jane Goodall a changé la manière dont les humains se perçoivent quand elle a révélé, grâce à ses travaux avec le *National Geographic*, que l'humanité partageait un monde d'émotions avec les chimpanzés. [...] Avec Kanzi, nous avons démontré pour la première fois que d'autres animaux sur la planète peuvent partager un langage et un monde de pensées avec les êtres humains. En additionnant ces deux découvertes,

on doit se demander ce qui est humain. Ainsi, Kanzi étend la définition de l'humain. Il nous force à redéfinir ce que signifie l'humanité. Pour certains, c'est intrigant et fascinant. Pour d'autres, c'est très inconfortable. On peut être influent parce qu'on dérange le système social. Kanzi dérange la norme sociale.»

J'ai compris que si *Time* reconnaissait l'importance du travail de Sue Savage-Rumbaugh, c'était aussi parce qu'elle révélait le caractère dynamique de notre conception de notre propre nature : ce qu'on perçoit comme humain peut changer de façon importante, de la même manière que l'apprentissage de Kanzi lui fait franchir des barrières culturelles et étendre sa conception de lui-même.

«L'aspect important de ce message, m'a dit Savage-Rumbaugh, c'est que l'humanité n'est pas prisonnière du borbier où elle est empêtrée aujourd'hui. [...] On peut voir les êtres humains comme des singes nus, mais nous avons la capacité d'être, disons, des singes quasi divins. On peut faire beaucoup plus que ce qu'on fait. Nous nous sommes limités et nous avons limité notre compréhension de notre biologie – de la façon dont nous devons structurer le monde – par le passé. Et on n'est pas obligés de continuer. Si Kanzi est capable d'apprendre une langue, qu'est-ce que les êtres humains sont capables d'apprendre ? On peut certainement apprendre à vivre les uns avec les autres.»

J'ai été étonné en entendant l'expression «singe quasi divin», mais l'idée qu'énonçait Savage-Rumbaugh n'était pas neuve : il est courant pour les êtres humains d'admirer et de raconter l'histoire de ceux qui possèdent des pouvoirs transformateurs.

«Nous sommes à la veille de comprendre vraiment comment interagissent les cerveaux. [...] Nous nous sommes toujours vus comme des sacs de viande individuels. Or, nous sommes beaucoup plus connectés les uns aux autres que nous l'avons toujours cru. Et les bonobos possèdent presque un sixième sens. Ils ont conscience de leur interconnexion. Quand on sera enfin capables de saisir et de mesurer cela scientifiquement, je pense qu'on pourra savoir ce que ça signifie quand on prétend que les humains ont des antennes, ou qu'ils réagissent

les uns aux autres. Je ne pense pas que ce soit simplement une façon de parler. Je pense qu'il se passe réellement quelque chose entre nous, mais que, par notre culture, nous avons linguistiquement écarté cette notion. Tandis que les bonobos n'ont pas abandonné cette part d'eux-mêmes. Je veux que les gens prennent conscience que nous sommes à la veille de comprendre l'espèce la plus fascinante de la planète – sans rien enlever aux éléphants et aux dauphins –, que nous sommes à la veille de comprendre cette espèce et qu'on s'apprête à la décimer au Congo.»

Dans ses écrits, Savage-Rumbaugh se demande s'il existe des cultures bonobos et, le cas échéant, si, comme les cultures humaines, elles sont apprises et influencent le comportement inné des singes. Elle explique que les bonobos et les humains qui vivent ensemble en viennent à partager une culture hybride, observation qui conduit naturellement à réfléchir à la façon dont les êtres humains pourraient apprendre une nouvelle manière d'être. Il suffit de réfléchir à l'histoire des cultures humaines pour constater à quel point celles-ci nous façonnent, nous amenant, par exemple, à favoriser certaines caractéristiques génétiques. L'exemple le plus évident de ce phénomène nous est fourni par la notion de beauté, qui fluctue selon les époques. La culture peut ainsi constituer l'élément le plus important de l'environnement auquel nous nous adaptons.

Il me tardait de rencontrer des bonobos afin de comprendre quels liens ils pouvaient tisser avec nous, la manière dont nous pourrions interagir, et de voir si le temps passé avec eux m'amènerait à modifier mes façons de voir. Savage-Rumbaugh vivait en compagnie de bonobos en périphérie de Des Moines, en Iowa, au Great Ape Trust, une station de recherche créée par le philanthrope Ted Townsend.

Je m'y suis rendu au mois d'avril; le soleil brillait, mais le fond de l'air était encore frais, la nature n'avait pas encore fleuri. Un bosquet d'arbres dénudés et un petit lac séparaient la haute clôture électrifiée surmontée de fils barbelés des deux bâtiments en béton de la fondation. Tyler, le superviseur du laboratoire, un homme dans la vingtaine, m'a fait entrer dans l'édifice des bonobos et m'a permis de regarder tandis qu'il

réalisait des expériences avec une femelle de 14 ans, Elykia (« espoir » en lingala, la *lingua franca* de l'ouest du Congo). Il m'a expliqué que je devais m'asseoir dans le couloir et ne pas bouger, car les bonobos sont timides. Puis il est entré dans une petite pièce jouxtant une salle vitrée où se trouvait un ordinateur à écran tactile.

Au fond de la salle, une porte donnait sur l'espace où vivaient les bonobos. Elykia est entrée à quatre pattes, a tendu le cou pour scruter l'intérieur de la pièce avant de se diriger d'un pas rapide et fluide vers la plateforme près de l'écran. Levant le regard, elle m'a aperçu et a écarquillé ses grands yeux noirs, puis s'est éclipsée jusqu'à n'être plus qu'une tache noire.

« C'est du cinéma, m'a crié Tyler. Dans une seconde elle va vous faire du charme. »

Elle s'est rapprochée en regardant à l'intérieur et a émis un son aigu semblable à un cri d'oiseau avant de bondir sur la plateforme. J'avais lu la comparaison que le primatologue japonais Takayoshi Kano avait faite entre le cri des bonobos entendus au Congo et celui du « calao gazouillant dans le lointain²² », mais j'ai tout de même été étonné de constater à quel point leurs cris étaient différents des aboiements et des hululements graves des chimpanzés que j'avais vus dans des zoos.

Elykia a jeté un coup d'œil aux alentours puis s'est installée. Des lexigrammes sont apparus sur l'écran, elle en a touché un du bout du doigt après une brève hésitation. Ses mains ressemblaient aux miennes, mais étaient plus longues, ses phalanges plus éloignées les unes des autres. Elle avait les muscles des bras finement découpés, comme ceux d'un athlète. Elle avait moins de poils que les bonobos sauvages dont j'avais vu les photos ; il arrive que les bonobos en captivité se mettent à se toiletter à l'excès. Ceux qui vivent dans des zoos ou des sanctuaires sont parfois presque dénués de poils, ce qui révèle une musculature très semblable à la nôtre, ou du moins à celle que l'on souhaiterait avoir.

J'avais des attentes élevées. J'avais entendu parler d'interactions entre humains et bonobos, de bonobos soufflant des baisers dans les zoos, ou regardant les gens droit dans les yeux. Mais Elykia m'a oublié dès qu'elle a touché l'écran, choisissant

un lexigramme à la fois parmi ceux qui s'affichaient et auxquels je ne comprenais goutte. Chaque fois, pour la récompenser, Tyler faisait glisser un raisin par une fente dans le mur, près du sol. Elle le prenait rapidement, avec dextérité, s'arrêtant à peine avant de reporter son attention sur l'écran. Je ne pouvais imaginer un être humain qui aurait bougé si vite en réponse à un stimulus; on aurait presque dit que le corps d'Elykia pensait pour elle. Elle a touché encore quelques lexigrammes puis, en regardant à peine, a tendu le bras pour attraper un raisin qui commençait à rouler. Si les êtres humains ont gagné en intelligence au fil de l'évolution, ils ont assurément perdu en capacité physique.

Après la séance avec Elykia, Tyler m'a guidé jusqu'aux enclos extérieurs, une série de grandes cages reliées par des corridors de clôture à mailles d'acier à une cour de gazon jauni. Comme s'il s'adressait à un être humain, il m'a présenté à un mâle de 11 ans, Maisha («vie», en swahili), qui, m'a-t-il expliqué, était au stade de l'adolescence. (Les bonobos sont sexuellement matures dès 9 ans, mais ce n'est qu'après l'âge de 15 ans qu'ils atteignent leur taille adulte.) En regardant la télé, m'a expliqué Tyler, Maisha était devenu fanatique de moto. Il ne comprenait pas pourquoi il ne pouvait pas en avoir une. Dans le même enclos se trouvait Matata («dur à cuir» ou «emmerdes», en lingala), la matriarche du groupe, née dans la nature, maintenant âgée d'au moins 40 ans. Elle se reposait tandis que Maisha courait à gauche et à droite en traînant sur le sol ses feuilles de lexigrammes laminées. En m'apercevant, il s'est couvert la tête d'un morceau de tissu à motifs paisley et s'est balancé le long du plafond de la cage, faisant le bouffon, avant de s'élancer vers le gazon ensoleillé.

Les différences entre les bonobos – le fait que chaque individu possède une personnalité propre – étaient indéniables. Par son maintien, Matata dégageait une énergie sauvage, comme si ses membres avaient gardé le souvenir de la forêt pluviale. De sa présence émanait une sorte d'autorité, même alors qu'elle somnolait, comme une vieille cheftaine qui ferme les paupières, médiocrement intéressée par les quidams dans mon genre. Elle m'a lancé un seul regard avant de se coucher sur le ventre dans

le soleil et de s'assoupir. Enfin, Maisha est venu m'accueillir, baissant les yeux, passant les doigts dans le grillage de l'enclos.

Kanzi et sa demi-sœur Panbanisha (dont le nom signifie «lier pour créer un contraste», en swahili) semblaient plus curieux. Je sentais Panbanisha m'étudier pendant que je parlais. Elle plongeait son regard noir dans le mien avec un mélange de méfiance et de curiosité que j'avais déjà vu lors de premiers rendez-vous. Les organes génitaux des bonobos femelles sont des protubérances roses qui grossissent et ramollissent avec l'âge; Panbanisha avait une infection dans cette région du corps. Quand je lui ai demandé comment elle allait, elle s'est levée et m'a montré la zone enflammée avant de se rasseoir, bras croisés, en me regardant comme si c'était à mon tour de révéler quelque secret intime.

Kanzi, quant à lui, était un beau mâle bien découpé, doté d'un grand front et d'une large poitrine. Il était accoutumé à l'attention des médias et, en voyant mon appareil, il a fait un sourire photogénique et levé la main. Je n'ai pas réussi à appuyer à temps pour prendre la photo et il a soupiré, l'air exaspéré. Puis il m'a étudié, comme pour déterminer l'intérêt que pouvait présenter la rencontre. Après tout, il avait déjà joué de la musique avec Paul McCartney et Peter Gabriel.

Malgré la nature pacifique des bonobos, on ne m'a pas permis d'entrer dans les enclos. Les bonobos sont beaucoup plus forts que les êtres humains et peuvent accidentellement nous infliger des blessures. Il convient aussi de relativiser ce qu'on perçoit comme leur bienveillance. Les médias les décrivent certes comme des créatures paisibles et portées sur le sexe, mais, comme nous, il leur arrive parfois de se montrer violents. Comme on a souvent tendance à simplifier, on s'étonne de l'apprendre, comme on s'imagine d'une personne «gentille» qu'elle ne peut éprouver ni colère ni jalousie. La même chose est vraie des bonobos, même si, comparés aux humains et aux chimpanzés, ils font effectivement montre d'une grande retenue.

Mes rencontres avec les bonobos ont été agréables; chacun m'a consacré un peu de temps. Ils croisaient fréquemment mon regard, plongeant leurs yeux dans les miens comme pour

essayer de comprendre ce que je faisais là. Mais ils ne réagissaient pas à ma présence de façon spectaculaire, à l'exception d'Elykia, qui, tandis que je traversais l'édifice, s'est mise à hululer et à jeter des coups d'œil par tous les coins de l'enclos, faisant du charme, excitée de voir un nouveau mâle.

Kanzi a appuyé son ventre contre le grillage et fait un geste à Tyler, qui s'est accroupi pour le chatouiller. Kanzi a saisi sa feuille de lexigrammes laminée. Chaque fois qu'il en pointait un, Tyler me l'expliquait. Kanzi voulait du Kool-Aid aux raisins et du céleri maintenant, mais il demandait aussi des fraises pour l'heure du coucher. En le regardant, je me suis rappelé des mots d'un livre que Sue Savage-Rumbaugh avait écrit avec deux collègues chercheurs, Pär Segerdahl et William Fields: « On voit à sa physionomie que Kanzi vit dans un monde imprégné de langage. [...] La façon dont il soutient notre regard, la manière dont il observe d'autres personnes ou des objets culturels, la façon qu'il a de faire des gestes à notre intention ou de manipuler des objets: tout témoigne du langage qu'il possède²³. » Pendant que Tyler allait à la cuisine chercher du Kool-Aid et du céleri, je suis resté assis de mon côté du grillage, Kanzi du sien; nous étions séparés par quelques dizaines de centimètres. Il m'a jeté un coup d'œil et a soupiré avant de regarder au loin, satisfait de ma compagnie par cet après-midi tranquille.

Même avant de visiter ce lieu, j'avais une conception de l'humanité plus large que celle qui prévalait il y a quelques décennies. Dans son essai « Ambiguous Apes », Raymond Corbey relate que, dans les années 1950, on présentait dans les cinémas de Belgique un film où l'on voyait un scientifique tuer une mère gorille et l'écorcher tandis que son bébé, qui serait bientôt envoyé dans un zoo, était assis près d'elle en train de pleurer. Il écrit: « Dix ou 15 ans plus tard, une scène pareille, dans un film destiné à être vu par des familles d'Occidentaux accompagnés de leurs enfants, était devenue impensable. » Il réfléchit à la théorie du philosophe français Emmanuel Levinas voulant que le regard de l'autre en appelle directement, sans médiation, à notre sens moral²⁴, et se demande si cela est aussi vrai d'un regard qui n'est pas celui d'« un enfant humain, mais

d'un enfant gorille ou d'un enfant orang-outan ». Les mentalités changent, et si les calendriers des ONG nous montraient les souffrances des singes qu'on chasse et qu'on emprisonne plutôt que des photos des merveilles de la faune – si nous comprenions les causes, la fréquence et la gravité de ces souffrances –, nous serions peut-être plus nombreux à réagir²⁵.

On ne voit évidemment pas les choses du même œil quand on en a fait soi-même l'expérience. Pour ma part, même si ma visite au Great Ape Trust avait été de courte durée, j'avais vu l'intelligence briller dans le regard des bonobos. En regardant un autre être dans les yeux, on peut voir si son esprit est large, s'il y a là de la place pour réfléchir, pour considérer les choses sous plusieurs angles et les évaluer, ou bien s'il se contente d'agir en automate, mû par l'instinct et l'habitude.

Comment les bonobos au Congo m'apparaîtraient-ils ? Kanzi et Panbanisha avaient l'habitude de voir des humains, et ma visite était pour eux un événement de peu d'importance. Ils avaient déjà un pied dans notre monde malgré le fossé nous séparant, fossé rendu visible par le grillage en fer des enclos, et sans doute plus étroit pour ceux qui travaillaient avec eux. J'étais certes curieux de savoir comment je percevrais les bonobos dans la luxuriante forêt pluviale qui avait façonné leurs corps, leurs instincts et leurs cultures, mais je voulais aussi constater *de visu* comment les projets de conservation pouvaient les protéger. Je commençais à peine à saisir que les bonobos vivent en groupes sociaux relativement semblables à ceux des êtres humains et qu'ils partagent avec nous plusieurs comportements : ils jouent à des jeux, rêvassent, enseignent à leurs jeunes, lient des amitiés, soignent leurs blessés et pleurent la mort de leurs êtres chers. Il était pénible d'imaginer leurs familles déchirées, les adultes abattus, leurs dépouilles dépecées ou fumées, vendues pour la viande dans des marchés ; les bébés traumatisés attachés dans des paniers, affamés pendant des semaines tandis que les négociants essayaient de les vendre. Cela aussi faisait partie de l'histoire et, lorsque je verrais les bonobos dans la forêt, je me demandais si le regard qu'ils porteraient sur moi en serait affecté.

NOTE DE L'AUTEUR

Quand j'ai entrepris la rédaction de ce livre, je souhaitais examiner le modèle adopté par BCI pour la conservation de la faune afin de voir ce que je pouvais apprendre de cette approche. J'ignorais tout des conflits entre conservationnistes spécialistes de l'habitat des bonobos et je n'avais aucune intention de m'y intéresser. Ce n'est que lorsque j'ai compris que ces rivalités faisaient partie intégrante du tableau et qu'elles avaient pour effet de saper les efforts mis en œuvre pour la conservation que j'ai décidé qu'il fallait les aborder.

Les descriptions que j'ai faites des mésententes entre les ONG vouées à la conservation de la nature et les chercheurs qui s'intéressent aux bonobos sont basées sur les témoignages des gens que j'ai interviewés, parmi lesquels Sally Jewell Coxe, Michael Hurley, Nicolas Mwanza, John Scherlis, Alden Almquist, Albert Lokasola et André Tusumba. Il y a toujours deux côtés à une médaille, et j'ai tenté de contacter les principaux individus qui se sont trouvés en conflit avec BCI afin d'obtenir leur version des faits, mais je n'ai pas réussi à obtenir les réponses (ou les réponses satisfaisantes) qui m'auraient permis de comprendre leurs positions.

Ce livre ne prétend pas tracer le portrait exhaustif des contributions des personnes listées plus haut à la conservation de la nature; j'ai simplement voulu, à partir de l'information disponible, présenter différentes situations conflictuelles afin de mettre en lumière la façon dont certains conservationnistes peuvent entraver le travail de leurs pairs. Il demeure que les scientifiques et les organismes mentionnés dans ce livre (qu'il s'agisse de l'AWF, du WWF, de Takeshi Furuichi ou des Hart) ont tous apporté des contributions substantielles à la recherche et à la conservation de la nature au fil des années.

Les organismes voués à la conservation sont constitués de nombreuses personnes, dont certaines seulement sont représentatives des politiques de l'organisme, politiques qui sont elles-mêmes en constante évolution. En outre, il arrive que des individus changent de rôle au sein d'un même organisme, ou qu'ils le quittent pour un autre, alors que le nom de ces organismes demeure le même. Il importe de garder en tête que ce livre présente un instantané fondé sur mes recherches et les vues des gens que j'ai pu rencontrer. Il ne vise en aucun cas à dénigrer la carrière d'autres personnes; il a plutôt pour but de révéler les effets délétères qu'entraînent la lutte pour obtenir du financement, pour gagner en prestige ou pour occuper certains territoires, de même que l'incapacité des groupes à travailler de concert malgré leurs différences de vues.

REMERCIEMENTS

Je souhaitais dépeindre une approche en matière de conservation tout en examinant la culture institutionnelle qui a rendu cette approche possible; toutefois, en raison de contraintes d'ordre narratif, il m'a été impossible de décrire en détail, ou même de mentionner, les contributions de toutes les personnes et de tous les organismes qui collaborent avec la Bonobo Conservation Initiative. Nombreux sont ceux et celles qui ont contribué au succès de BCI: Alison Mize (cofondatrice de BCI), Ingrid Schulze, John Waugh, Jean-Marie Benishay, Edward Green, Suzanne Litner, Amy Clanin, l'abbé Jean-Claude Atusameso, la Jatukik Providence Foundation, Jane Mansour Solomon, Daniel Solomon, Jerry Litner, Israel Eiss, Steve Hamblin, Mark Johnson, William Meade, Norman Rosen, Sue Ann Taylor, Mulegwa Zihindula, Takayoshi Kano, Corneille Ewango, Mbangi Mulavwa Habari, Mark Leighton, Theodore Trefon, Pierre Kakule Vwirasihikya, Jan Hartke, Mupenda Bin Muzumbi, Paku Tshambu, Faïda Mitifu, Cosmas Wilungela, Didace Mpembe, Jose Ndundo, Essyot Lubala, Yangozene Kumugo, Yamba Yamba Mikwaya, Motema Salo, Mola Ihomi, Véronique Lilima Lokasola, Jose Ikongo, Anatole Bekoma, Jean Robert Iyeya, les pisteurs de la Réserve de bonobos de Kokolopori (Ekalakala, Nkokoalongo, Hali-Hali, Bongima, Yotemankele et Iyondje), les pisteurs du lac Tumba (Botwali et Mbie-Mokele).

Pendant la rédaction de ce livre, deux membres de BCI ont succombé à des maladies: Charles Malu «le Blanc» et Aimée Nsongo, de même que la bonobo Pambanisha au Great Ape Trust (qui porte maintenant le nom d'Iowa Primate Learning Sanctuary).

Je tiens à remercier personnellement les personnes suivantes: Austin Lin, Leza Lowitz, Ray Klein, Kevin Hunt,

Richard Wrangham, John Waugh, Amy Clanin, Alison Mize, Judith Landry, Sue Savage-Rumbaugh, Patrick Thomas, Louis-Philippe Ouimet, Linsey Hurley, Mireille Granger, Nathalie Bergeron, Barbara Potvin, Renee Morel, Mélanie Gauthier, Myriam Fehmiu, Catherine Lefebvre, les Éditions Alto, Antoine Tanguay, Tristan Malavoy-Racine, Alden Almquist, Richard Rice, Hjalmar Kuehl, Greg Foster et Bonnie Ellis. Je tiens aussi à remercier tous ceux, chez BCI, à l'ACOPRIK et chez Vie Sauvage, qui ont pris le temps de partager leur savoir et leurs ressources avec moi, et tout particulièrement Sally Jewell Coxe, Michael Hurley, André Tusumba, Albert Lokasola, Nicolas Mwanza et John Scherlis. The Writers Room m'a offert un lieu dont j'avais grand besoin pour écrire à Manhattan, et le Conseil des arts du Canada m'a accordé une bourse qui a couvert une partie des dépenses encourues lors de la recherche et de la rédaction de cet ouvrage. Enfin, je tiens à remercier tout le monde chez Milkweed Editions, et plus particulièrement Allison Wigen, pour son appui indéfectible, et, pour sa direction éditoriale, Daniel Slager, sans qui ce livre n'aurait pas été possible.

Faites circuler nos livres.
Discutez-en avec d'autres personnes.

Si vous avez des commentaires, faites-les-nous parvenir ;
nous les communiquerons avec plaisir aux auteur.e.s
et à notre comité éditorial.

écosociété

LES ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ
C.P. 32 052, comptoir Saint-André
Montréal (Québec) H2L 4Y5
ecosociete@ecosociete.org
www.ecosociete.org

NOS DIFFUSEURS

CANADA
Diffusion Dimedia inc.
Tél. : (514) 336-3941
general@dimedia.qc.ca

FRANCE ET BELGIQUE
DG Diffusion
Tél. : 05 61 000 999
dg@dgdifffusion.com

SUISSE
Servidis S.A
Tél. : 022 960 95 25
commandes@servidis.ch

Des bonobos et des Hommes

Voyage au cœur du Congo

Des bonobos et des Hommes raconte le combat de Congolais et d'Étatsuniens contre la destruction de la forêt équatoriale du Congo, deuxième poumon de la planète, et contre l'extinction des bonobos, dans cet immense pays au cœur de l'Afrique dévasté par des guerres postcoloniales.

Avec un authentique talent de conteur, Deni Béchard relate le travail d'une ONG conservacionniste, Bonobo Conservation Initiative (BCI), auprès de cette communauté de grands singes pour livrer une profonde réflexion sur la condition humaine, la guerre et les défis écologiques à venir. Surnommés les « hippies de la forêt », les bonobos partagent près de 99 % de leur ADN avec les êtres humains et désamorcent les conflits sociaux par le biais de la sexualité.

Cette chronique vivante et poétique de l'Afrique des Grands Lacs, qui navigue habilement entre l'essai philosophique et le récit de voyage, suit le travail patient et précieux des différents protagonistes de BCI. Ils défendent une conservation en lien avec les communautés locales, respectant leurs modes de vie et leurs besoins, loin de la logique des modèles occidentaux. Béchard raconte leurs histoires, leurs passions et leurs questionnements avec comme toile de fond l'histoire du pays, la philosophie des Congolais vis-à-vis de la nature et leurs relations avec les Occidentaux, souvent entachées de méfiance...

Dans un savoureux mélange des genres, Béchard passe d'une leçon sur les changements climatiques et sur l'évolution des espèces à la traversée hasardeuse de ponts en pleine brousse et à ses rencontres avec des bonobos indolents ou provocateurs. Et à travers cette histoire toute particulière des bonobos, il offre une histoire universelle sur notre humanité.

Deni Béchard a grandi entre le Canada et les États-Unis. Il a traversé une quarantaine de pays, dont l'Irak et l'Afghanistan, comme reporter indépendant. Il est l'auteur de *Vandal love ou Perdus en Amérique*, (Québec Amérique, Prix du Commonwealth, 2007) et de *Remèdes pour la faim* (Alto, 2013).

Traduit de l'anglais par Dominique Fortier

COLLECTION PARCOURS

